

nisme eut, nous le répétons, de telles possibilités de déguiser son action contre-révolutionnaire que, d'une façon générale, les jeunes ne purent, un seul moment, se rendre compte du chemin qu'ils parcouraient sous la direction des centristes. Ainsi, l'appui que les gauches marxistes d'avant-guerre trouvèrent chez les jeunes socialistes, appui qui, en définitive, ne coïncidait pas avec une compréhension de la corruption des partis socialistes, est un facteur qui ne se manifesta pas contre le centrisme, grâce aux possibilités matérielles et morales dont il disposa avec le concours de l'Etat prolétarien et la tradition du bolchévisme. Loin d'emprisonner les gauches, comme ce fut le cas, avant-guerre, dans les partis socialistes, le centrisme consacra son triomphe par leur exclusion de l'I.C. En somme, la rupture entre la gauche et la jeune génération, résultant d'un cours contre-révolutionnaire, a été favorisée, d'une part, à la faveur des organisations de jeunesse vivant nécessairement sur le travail pratique qu'on parvenait à leur offrir et, d'autre part, devait être une rançon historique de la politique des gauches, dont l'activité fut facilement présentée comme un élément destiné à mettre en danger les conquêtes d'Octobre et, par ricochet, l'I.C. elle-même.

Pour ce qui est des autres sections de l'I. C. J., on constate qu'elles se sont écroulées avec l'expulsion des gauches des rangs de l'I. C. Là où les P.C. n'ont pu influencer le prolétariat et, notamment, dans les pays où les organisations syndicales restèrent sous l'emprise de la social-démocratie, cette dissolution fut plus rapide qu'ailleurs.

Aussi longtemps que l'I.C. assumait, en Occident, la tâche d'élargir la lutte soutenue par les ouvriers russes contre toutes les réactions coalisées, la jeunesse ouvrière se plaça avec enthousiasme sous le drapeau de l'I.C.J. C'était la période héroïque du communisme de guerre et de la vague révolutionnaire du prolétariat mondial. Et la jeune génération, qui s'organisa spontanément dans l'I.C.J., avait la conviction qu'une fois créés les organes pouvant conduire le prolétariat vers la Révolution mondiale, il ne lui restait plus qu'à appliquer les décisions des instances de l'I.C. C'est d'ailleurs sur cette base que les organisations de jeunes communistes sont constituées au sein des

partis. Mais la création des P.C. s'était réalisée, dans la plupart des pays, sous la direction des groupes de jeunes socialistes qui s'étaient, naguère, séparés des partis socialistes. Exaltés par la Révolution russe, ils avaient accepté, presque sans discussion, les principes et les formes organiques données par les bolchéviks à la dictature du prolétariat et à l'I. C. Ceci est d'autant plus facile à comprendre que l'I. C., fondée après la Révolution russe, était avant tout l'Internationale de l'action destinée à concrétiser les problèmes de la prise du pouvoir dans tous les pays. Après 1921, période de la N. E. P., venant préciser les difficultés rencontrées par le prolétariat russe en fonction directe avec l'état du mouvement ouvrier international, se pose au premier plan des préoccupations révolutionnaires des problèmes dont l'examen avait été débordé par le Communisme de guerre et la vague de luttes du prolétariat mondial, l'axe de cette préoccupation était la gestion de l'Etat Soviétique et la jonction entre le prolétariat russe et le mouvement révolutionnaire d'Occident. A ce dernier sujet, comme l'I. C. s'inspire surtout de la pensée des chefs bolchéviks, alors que l'apport spécifique des autres prolétariats est repoussé, la tactique communiste élaborée par les IIIe et IVe Congrès est forcément défectueuse. Elle tend à répéter ce qui fut fait en Russie avant la révolution. Alors que les bolchéviks avaient pu tenter d'exploiter les divergences entre la démocratie bourgeoise et l'absolutisme tsariste, en appliquant la même tactique dans les pays capitalistes bien plus évolués, on ne pouvait que provoquer des désastres. Cependant, si les éléments d'appréciation faisaient souvent défaut dans l'I.C., au moins la discussion était-elle encore libre et il n'apparaissait à personne que l'avenir fut compromis. Par leurs mots d'ordre : Aller aux masses ; Front unique avec les partis socialistes et le gouvernement ouvrier, les Congrès internationaux marquaient, jusqu'à la défaite allemande de 1923, leur volonté « d'élargir » l'influence des P. C. sur lesquels devait s'appuyer le prolétariat russe et revêtaient toujours un aspect propice à déterminer une forte sympathie parmi la jeunesse ouvrière. Et alors que, lentement, la bourgeoisie internationale se redressait, faisant renaître en même temps l'influence de la social-démocratie, ouvrant l'ère des vérita-

bles difficultés pour le prolétariat international, difficultés moins apparentes, quoique plus redoutable que l'intervention armée de la bourgeoisie, l'enthousiasme de la jeunesse ouvrière organisée dans les rangs de l'I.C. n'a nullement été refroidi. D'ailleurs, les courants « extrêmes gauches » qui surgirent à cette époque, n'ont pas été suivis un seul moment par eux, tant étaient encore puissants les effets provoqués par la Révolution russe. Il faut dire, cependant, que ces courants, en niant la nécessité de militer dans les syndicats réformistes, se détachaient du prolétariat et, partant, de la jeunesse elle-même. Mais, bientôt, les luttes intestines du P.C.R. s'aggravent à la suite de la défaite des ouvriers allemands en 1923. Le reflux du mouvement révolutionnaire, la stabilisation relative du capitalisme, la mort prématurée de Lénine, joints aux difficultés du prolétariat russe, donnèrent au centrisme l'occasion de se renforcer et, dès lors, son épanouissement se trahit dans tous les débats de l'I. C.

On effectue une chasse sans merci à l'opinion dissidente pour obtenir un monolithisme de pensée, s'exprimant pratiquement par la soumission aux chefs et le culte de la Russie. Il va de soi qu'un tel régime, étouffant l'éclosion des ferments révolutionnaires, enlevait à la jeunesse communiste de quoi satisfaire à son besoin d'initiative et l'isolait, par la politique de scission syndicale, des organisations de masses sans laquelle il ne lui était pas possible d'employer cette initiative. Dès lors, une désaffection croissante s'effectue dans ses rangs et se traduit par des adhésions au mouvement de jeunes socialistes qui s'est naturellement renoué avec la consolidation du capitalisme. La jeunesse qu'elle organise y trouve d'abord un mouvement qui croît sans cesse et lors d'événements signalant les trahisons de leurs leaders, ils se placent sous la coupe des « gauchistes » dont la fonction est de rétablir, après des périodes de troubles, l'équilibre entre l'impulsion de cette jeunesse et leur cohabitation avec les traîtres au sein d'une même organisation. Cette fonction est d'autant plus facile à remplir que les P. C. et les J.C. ne représentent plus autre chose que des sous-sections du P. C. R., composées de commis-voyageurs ou d'apprentis commis-voyageurs chargés de vanter « l'édification du socialisme en U.R.S.S. » sous la direction « du grand chef Staline » et

sont absolument détachés de la lutte de classes de leur propre pays. Et même dans les pays où il existait de puissantes organisations de jeunesse communistes, en Allemagne par exemple, leur contenu politique était tellement avarié par le centrisme que la démagogie du fascisme a pu très facilement les métamorphoser en milices du nouveau régime. Quelques sots centristes peuvent aujourd'hui prétendre qu'ils n'ont fait que suivre le mot d'ordre des P. C. : ils ne font qu'aggraver leur cas. Au reste, les jeunes communistes adhérant d'enthousiasme au régime fasciste et applaudissant au massacre des révolutionnaires, appliquent exactement le phénomène analogue qui se passe en U. R. S. S. sous la direction des centristes.

Nous avons établi, dans de précédents articles, que le problème de la jeunesse se pose dans le mouvement révolutionnaire en fonction de la lutte prolétarienne. A cause de ses particularités, son goût du mouvement, son intérêt pour les organisations de masse, son manque d'expérience qui la fait agir souvent par irréflexion, tout cela crée, dans la généralité de la jeunesse, un état d'esprit d'une nature inconstante et, par là même, ne favorise pas son incorporation au sein des organes qui assurent la continuité de la pensée et de l'action révolutionnaires du prolétariat.

Aujourd'hui que l'I. C. n'existe plus pour la lutte prolétarienne et que le centrisme entraîne le prolétariat à la guerre, alors qu'il ne pourra pas prendre une attitude communiste, étant donné la participation de l'U.R.S.S. à l'un ou l'autre des blocs impérialistes qui s'affronteront, la jeunesse ouvrière se détourne de plus en plus du communisme. C'est par cette constatation qu'il faut partir pour donner une solution réelle et historique au problème de la jeunesse. Au cours des études faites à ce sujet, deux positions se sont dégagées. Tout d'abord, celle qui relève de la tradition et qui voit dans la lutte pour l'autonomie un facteur de résistance à l'opportunisme ; ensuite, celle qui est la nôtre et qui, se plaçant sous l'angle des possibilités réelles de la jeunesse, la juge incapable d'intervenir d'une façon révolutionnaire, à défaut d'une maturité de la lutte prolétarienne elle-même. A grands traits, nous avons esquissé les aspects de la lutte menée par les jeunes socialistes pour leur autonomie. Nous